

publique, mais encore à toute personne ayant eue recours à la répression d'un délit de chasse, ou fourni les éléments de la poursuite. Des secours temporaires sont accordés aux gardes blessés dans l'exercice de leurs fonctions, et des pensions sont attribuées aux femmes ou aux orphelins de ceux qui succombent; de plus, des primes sont payées pour la destruction des animaux nuisibles.

C'est sur ces bases qu'a été fondée, en 1866, la Société des chasseurs pour la répression du braconnage dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Paris étant le centre où s'écoule la plus forte partie des fruits du braconnage, c'est sur ce point qu'il convenait de centraliser les moyens d'action pour arriver à un résultat satisfaisant, et ce furent de grands propriétaires fonciers, qui avaient un intérêt personnel à défendre leurs bois et leurs plaines, qui se firent les fondateurs de ces diverses sociétés répressives.

BRACONNIER (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Vandervurck et de Leuven, musique de M. Gustave Héquet, représenté à l'Opéra-Comique le 29 octobre 1847. Sur un livret très-naïf et sans intérêt, M. Gustave Héquet a écrit une partition assez agréable. On y a remarqué un bon quatuor et le duo entre le braconnier Hébert et Lisa, fille du garde-chasse. Ce petit ouvrage a été chanté par Jourdan, Chaix et Mlle Lemerrier.

BRACONNIÈRE s. f. (bra-ko-niè-re — du lat. *braca*, braie). Art milit. Espèce de jupon en lames horizontales et articulées, qui, dans certaines armures du xiv^e et du xv^e siècle, défendait le ventre et le haut des cuisses. On l'appelait *TORNELET* quand il était très-ample et très-arrondi. On dit aussi *BRACONNIÈRE*.

BRACONNOT (Henri), chimiste français, né à Commercy (Meuse) en 1781, mort en 1855. Il a été professeur d'histoire naturelle et directeur du jardin des plantes à Nancy. On lui doit beaucoup de recherches chimiques d'un haut intérêt, et qui ont contribué aux progrès de l'analyse végétale. Cette analyse lui a fourni des produits nouveaux auxquels il a donné les noms d'*acide fungique*, *boléique*, *nanéique*, *ellagique*, *absinthique*, etc. Il s'est occupé aussi des alcalis végétaux. Ses nombreux mémoires ont été insérés dans les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal de physique*, le *Journal de chimie médicale* et autres recueils scientifiques.

BRACONOÏDE adj. (bra-ko-no-i-de — de *brakon*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un bracon.

— s. m. pl. Famille d'insectes hyménoptères, ayant pour type le genre *brakon*. On dit aussi *BRACONIDE*.

BRACQ (Martin-Joseph), prêtre français et membre de l'Assemblée constituante, né à Valenciennes en 1743, mort en 1801. Il était curé de Ribecourt, près de Cambrai, lorsqu'il fut envoyé aux états généraux comme représentant du clergé. Tous ses votes furent marqués au coin d'un patriotisme honnête et éclairé; il prêta le serment exigé des ministres du culte, refusa l'épiscopat et retourna à Ribecourt remplir ses fonctions pastorales. A la fin des troubles révolutionnaires, les habitants de Ribecourt l'appelèrent à exercer parmi eux la magistrature paternelle de juge de paix.

BRACQUEMOND (Félix-Joseph-Auguste), peintre et graveur contemporain, né à Paris en 1833, élève de Joseph Guichard-Lagrenée, a pris part à toutes les expositions qui ont eu lieu depuis 1852, excepté à celle de 1863. On a beaucoup remarqué ses portraits au crayon et au pastel, d'un dessin précis et d'un modelé savant, entre autres celui d'une femme âgée (Salon de 1852). Mais c'est surtout comme aquafortiste que M. Bracquemond s'est fait connaître; peu d'artistes n'ayant la pointe avec autant de vigueur et d'originalité que lui. Parmi ses eaux-fortes, nous citerons : le portrait d'Erasme, d'après Holbein; celui de M. Théophile Gautier; le *Tournoi*, d'après Rubens; diverses études d'oiseaux, des *Sarcelles*, des *Canards*, *Margot la critique*, etc. M. Bracquemond a gravé plusieurs planches pour l'*Artiste* et les frontispices de divers livres, notamment des *Amis de la nature*, et des *Tréteaux*, de M. Monselet. Il est aussi du nombre des peintres qui, de nos jours, ont remis la faïence artistique à la mode; il a exécuté en ce genre une grande quantité d'ouvrages, dont plusieurs sont remarquables.

BRACTÉAIRE adj. (bra-kté-è-re — rad. *bractée*). Bot. Qui tient des bractées; qui a rapport aux bractées.

— s. f. pl. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, réuni aujourd'hui, comme simple section, au genre *clitoria*.

BRACTÉAL, **ALE** adj. (bra-kté-al, a-le — rad. *bractée*). Bot. Qui concerne les bractées.

— *Feuilles bractéales*. Celles qui avoisinent le plus les bractées et participent de leurs caractères.

BRACTÉATE adj. (bra-kté-a-te — du lat. *bractea*, lame, feuille de métal). Numism. Se dit d'une ancienne monnaie, frappée d'un seul côté sur un flan très-mince : *Les monnaies bractéates ont été fabriquées, au moyen âge, dans presque toutes les parties de l'Europe*.

— s. f. Monnaie bractéate : *Une bractéate*. Des *bractéates*.

— *Encycl.* Dans les monnaies *bractéates*, l'empreinte du seul coin dont il est fait usage reproduit le type en relief d'un côté et en creux de l'autre. On connaît des *bractéates* du pape Pascal II et des évêques de Strasbourg. Aujourd'hui, lorsqu'on veut obtenir l'empreinte d'un seul des deux coins qui doivent faire une monnaie ou médaille, on frappe des épreuves sur flan très-mince, auxquelles on donne le nom de *clichés*, et qui ne sont autre chose que des espèces de *bractéates*.

Les *bractéates* étaient en argent, rarement en or, jamais en cuivre ou en laiton. Du x^e au xiv^e siècle, elles ont été d'un usage général dans le nord de l'Europe, où elles servaient aussi fréquemment de parures. Les plus anciennes sont frappées des deux côtés, ce qui devint impossible plus tard, à cause de leur extrême ténuité. On en a trouvé beaucoup dans les fouilles pratiquées en Allemagne et dans tout le Nord; mais, chose assez remarquable, le Danemark est le seul pays qui ait fourni jusqu'ici des *bractéates* d'or.

BRACTÉE s. f. (bra-kté — du lat. *bractea*, feuille de métal). Bot. Feuilles, ordinairement colorées, qui naissent avec la fleur de certaines plantes : *Les bractées du tilleul, de l'ananas*.

— Nom donné autrefois à certaines giroettes formées d'une feuille mince de métal.

— *Encycl.* A mesure qu'elles s'élèvent sur la tige en se rapprochant de la fleur, les feuilles subissent diverses modifications; elles diminuent d'étendue, deviennent sessiles, perdent leurs découpures et se réduisent même à l'état de simple écaille. Par suite de ces dégradations, ordinairement insensibles, les feuilles supérieures diffèrent tellement des inférieures, qu'elles ont reçu des botanistes un nom particulier, celui de *bractées*. On en a un exemple bien connu dans les feuilles ou écailles qui constituent ce qu'on appelle la tête ou la pomme de l'artichaut. Presque toujours les *bractées* sont vertes comme les feuilles; quelquefois, cependant, elles affectent des couleurs éclatantes, qui les font ressembler à de véritables fleurs; telles sont, par exemple, les *bractées* des immortelles, des bougainvillées, des euphorbes, etc. Du reste, la forme, la grandeur, la consistance, la couleur, et, en général, tous les caractères des *bractées* sont extrêmement variables.

On a déjà vu que les *bractées* ne sont que des feuilles transformées ou réduites à de petites dimensions; de là le nom de *feuilles florales* qu'on leur donne quelquefois; cependant, on emploie plus particulièrement ce dernier terme pour désigner les feuilles qui accompagnent les fleurs sans subir d'altération sensible. Lorsque les fleurs manquent vers le sommet de la tige, les feuilles reparaissent avec leur forme ordinaire; elles forment alors une touffe qui couronne l'inflorescence. L'ananas et la couronne impériale fournissent un exemple très-remarquable de cette disposition.

En général, il n'y a qu'une seule *bractée* à la base des fleurs ou de leur pédoncule. Quand les *bractées* sont réunies circulairement autour d'une ou de plusieurs fleurs, leur ensemble constitue ce qu'on appelle un *involucre*. Les pièces qui constituent l'involucre portent, suivant leur nature, le nom de *folioles* ou d'*écailles*. Lorsqu'à l'aisselle de chaque foliole naît, au lieu d'une fleur, un axe portant à son tour un nouvel involucre qui renferme les fleurs, le premier est dit *involucre universel* ou simplement *involucre*, le second *involucre partiel* ou *involucelle*. Si l'involucre renferme plusieurs fleurs, elles peuvent être disposées sur plusieurs rangs, comme dans l'artichaut, l'immortelle, la scorsonère, ou sur un seul, comme dans la carotte et les euphorbes. Dans ce dernier cas, on emploie quelquefois le mot de *collette*. Enfin, certains involucres portent des noms spéciaux. On les appelle *calicules* lorsqu'ils entourent le calice d'une fleur unique, comme dans l'œillet ou la mauve. Si les *bractées*, imbriquées, se soudent intimement en formant un corps compacte et dur, on a une *cupule*; telle est la petite coupe qui entoure la base du gland du chêne, telle est encore l'enveloppe épineuse qui renferme les fruits du hêtre et du châtaignier. On donne le nom spécial de *spathe* à de grandes *bractées* qui recouvrent entièrement les fleurs avant leur épanouissement. Le pied-de-veau, l'iris, les aux, les narcisses, portent des spathe. C'est encore parmi les *bractées* que plusieurs botanistes rangent la *glume* ou la *balle* du froment, de l'orge, de l'avoine, etc.

BRACTÉEN, **ENNE** adj. (bra-kté-ain, è-ne — rad. *bractée*). Bot. Qui a le caractère d'une bractée : *Foliole bractéenne*.

BRACTÉIFÈRE adj. (bra-kté-i-fè-re — de *bractée* et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui porte une ou plusieurs bractées.

BRACTÉIFORME adj. (bra-kté-i-for-me — de *bractée* et de *forme*). Bot. Se dit de tout organe foliacé qui ressemble à une bractée : *Folioles bractéiformes*.

BRACTÉOCARDIÉ, **ÉE** adj. (bra-kté-o-kar-di-é — de *bractée* et du gr. *kardia*, cœur). Bot. Qui a des bractées cordiformes. Mot hybride dont la forme régulière serait *BRACTÉOCORDÉ*.

BRACTÉOGAME adj. (bra-kté-o-ga-me — de *bractée* et du gr. *gamos*, mariage). Bot. Qui a ses bractées soudées l'une à l'autre.

BRACTÉOLAIRE adj. (bra-kté-o-lè-re — rad. *bractéole*). Bot. Qui a rapport aux bractéoles; qui est muni de bractéoles.

BRACTÉOLE s. f. (bra-kté-o-le — du lat. *bractea*, dim. de *bractea*, feuille de métal). Techn. Nom donné aux feuilles défectueuses, dans les ateliers de batture d'or : *Les bractéoles servent, avec les rognures, à faire l'or en coquilles*. Les ouvriers disent et écrivent, par corruption, *bractéole*.

— S'est dit pour *Girouette*, parce qu'elles sont généralement fabriquées avec des feuilles minces de métal.

— Bot. Petite bractée.

BRACTÉOLÉ, **ÉE** adj. (bra-kté-o-lé — rad. *bractéole*). Bot. Qui est pourvu de bractéoles.

BRACTÉTÉ, **ÉE** adj. (bra-kté-té — rad. *bractée*). Bot. Qui est pourvu de bractées.

BRACON (Henry DE), le plus ancien des juriconsultes anglais, né au commencement du xiii^e siècle, dans le Devonshire, fut grand juge sous le règne de Henri III. Il publia, vers 1240, un traité de législation et de jurisprudence : *De legibus et consuetudinibus Anglie* (Londres, 1640, in-40), recueil des lois et coutumes de sa patrie, et le premier corps de droit écrit qu'ait eu l'Angleterre. Cet ouvrage, où les coutumes anglo-normandes sont éclairées par les principes du droit romain, est écrit d'un style clair, précis, et bien supérieur à la latinité barbare des contemporains. Son autorité s'est conservée pendant longtemps, et on l'a même invoquée, à tort ou à raison, dans le procès de Charles I^{er}. La première édition a paru à Londres en 1569. On estime surtout celle de 1640, soigneusement collationnée sur une foule de manuscrits dont les plus importants n'existent plus.

BRAD (Jean-Louis), poète français, né en Lorraine vers 1770. Il fut successivement chirurgien aide-major et limonadier. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers : *Hygiène militaire* ou *l'Art de guérir aux armées* (1816, in-89); *les Maçons de Cythère* (1813); *l'Italie* (1813), etc.

BRADAMANTE, sœur de Renaud de Montauban et l'une des héroïnes du poème de *Roland furieux*. Sous l'armure du chevalier, elle se distinguait entre les plus illustres paladins par des actions de la plus éclatante valeur. C'est la Clorinde du *Roland furieux*. Aidée de la fée Mélisse et de l'enchanteur Merlin, elle délivra Roger, son amant et l'un des chefs de l'armée d'Agramant, de la captivité où le retenait l'enchanteur Atlant. Armée de la lance d'Argail, qui a la vertu de renverser tous ceux qu'elle touche, elle devient en quelque sorte invincible. Après de nombreuses péripéties, elle épouse Roger, qui s'est fait baptiser.

Les écrivains font souvent allusion à Bradamante, et aiment à donner son nom à leurs héroïnes, surtout si elles sont belles et courageuses :

« Tu voudras savoir de point en point l'histoire de mes amours avec cette belle Bradamante. »

TH. GAUTIER.

« On concevra que ce n'est pas trop d'un volume... pour chanter les aventures de la diva Madeleine de Maupin, de cette belle Bradamante. »

TH. GAUTIER.

BRADAMANTE, tragi-comédie de Robert Garnier, représentée en 1582. Garnier surpassa de beaucoup ses contemporains, donnant à la littérature dramatique plus de mesure, plus de régularité. Sa versification est de meilleur aloi que celle de ses devanciers. Il régla, le premier, l'ordre des rimes masculines et féminines. *Bradamante* excita l'admiration publique comme *Porcie*, *Hippolyte*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Cléopâtre*, *Antigone*. Cette pièce est la première qui ait porté le titre de tragi-comédie. Ronsard, qui célébra en vers toutes les illustrations de son temps, ne tarda pas à célébrer Garnier, ne trouvant pas un assez digne prix pour sa muse tragique :

Quel son masle et hardy! quelle bouche héroïque!
Et quels superbes vers entends-je ainsi sonner!

Le lierre est trop bas pour ton front couronné...

Bradamante, fille du duc Aymon et sœur du fameux Renaud de Montauban, a promis sa foi à Roger, l'un des chefs des Sarrasins, qui, après s'être converti, est venu à la cour de Charlemagne, dont il est un des plus vaillants chevaliers; mais Aymon lui refuse sa fille, parce qu'elle lui a été demandée par Léon, fils de l'empereur Constantin. Roger, au désespoir, quitte la France et s'achemine vers la Grèce pour immoler son rival et dépouiller Constantin de ses États, espérant que le père de son amante ne s'opposera plus à leur union lorsqu'il le verra possesseur d'un empire. Après plusieurs actions où il se distingue par sa valeur, il est fait prisonnier et condamné à mort; mais Léon, qui a été témoin de sa vaillance, ne peut souffrir qu'on sacrifie un si brave chevalier, et le tire de sa prison. Cependant Bradamante, qui ne veut point consentir à écouter Léon, obtient de Charlemagne une ordonnance portant que sa main sera le prix de celui qui l'aura vaincue dans un combat.

Donc, comme il fallait vaincre à la course Atalante, Il faut qu'on puisse vaincre au combat Bradamante.

Le fils de Constantin, connaissant la valeur de cette fière amazone, implore le secours de Roger, dont il ignore le nom, et, par conséquent, l'amour. Roger se croit obligé, par reconnaissance, de combattre pour son libérateur et

sous ses armes. Ils arrivent donc tous deux à la cour de Charlemagne, où l'on s'empresse de publier le ban. Roger, esclave de sa parole, entre en lice avec son amante et ne manque pas de déplorer la cruelle nécessité où il est de se mesurer avec elle. Il triomphe, et bientôt, accablé de tristesse, il se retire dans un bois. Léon se présente et réclame le prix du combat. Furieuse d'avoir été vaincue, Bradamante exhale sa douleur en vers empreints d'une farouche énergie :

Ah! fille misérable et regorgeant de maux!
Où sort outrageux trop outrageux assauts!
O malheureuse vie en misère plongée!
O mon âme! ô mon âme à jamais affligée!
Que ferai-je? où irai-je? et que dirai-je plus?
Je suis prise à mes rets, je suis prise à ma glu.
Ah! Bradamante, où est ta pousse guerrière?
Où est plus ta vigueur et ta force première?
Bras traître, traître acier, et pourquoi n'avez-vous
Poussé dans son gosier la roideur de vos coups?

Déjà Charlemagne est sur le point d'accorder la main de Bradamante à Léon, quand Marphise, sœur de Roger s'y oppose, sous prétexte d'une promesse de mariage entre Bradamante et Roger, offrant au surplus de combattre Bradamante elle-même, si elle ose se contredire, et de se mesurer avec Léon, s'il persiste dans ses projets. On voit que les femmes mises en scène par le poète ajoutent aux mérites de leur sexe une certaine valeur guerrière qui n'aurait rien de rassurant pour le sexe fort, si elle se généralisait. Voilà Charlemagne bien embarrassé! Que fait-il? Il ordonne le combat entre les deux prétendants à la main de Bradamante. Comptant sur la valeur de son chevalier, qu'il est loin encore de croire son rival, Léon, qui aurait besoin d'avoir un peu de la virilité de celle qu'il aime, accepte la partie. Mais quel est son désespoir en apprenant que son brave chevalier a disparu! Il le cherche partout et si bien qu'avec le secours du poète, il le trouve au fond le plus ténébreux d'une forêt, où il s'est retiré; frappé de sa tristesse, il l'interroge. Roger se nomme, et lui avoue qu'il ne veut plus vivre après s'être privé par reconnaissance de sa maîtresse. Moitié par crainte, moitié par générosité, Léon lui jure de renoncer à la fièvre Bradamante; il le ramène à la cour de Charlemagne, où il raconte ses merveilleuses aventures en présence des princes, chevaliers et dames. Ces merveilleuses aventures ne font aucune impression sur l'âme endurcie du vieux duc Aymon; mais, fort heureusement, arrivent tout exprès de Bulgarie des ambassadeurs qui viennent déposer aux pieds de Roger la couronne de leur pays, qu'il avait sauvé par sa valeur. Le père de Bradamante est enfin touché, il accorde sa fille à Roger. Roger, n'en doutons pas, aura de beaux rejetons de cette louve aux puissantes mamelles. Mais pour que tout le monde soit content, Charlemagne donne sa propre fille Léonor à Léon. Ainsi finit cette pièce qui marquait un progrès sur les œuvres dramatiques précédentes, et laissait entrevoir l'idée d'un théâtre moderne. En traitant des sujets nationaux, l'art conquiert son indépendance; mais faut-il appeler art le vague instinct qui s'éveillait alors, à travers l'influence de l'antiquité?

BRADAMANTE, tragédie de Thomas Corneille, représentée le 18 novembre 1695. Cette pièce est la dernière que donna Thomas Corneille au théâtre. A quelques invraisemblances près, qu'il a fait disparaître, le plan est le même que chez Garnier. Ce larcin n'a pas beaucoup profité à son auteur : *Bradamante* est la plus faible des faibles tragédies de Thomas Corneille. Le sujet de *Bradamante* avait déjà tenté plusieurs auteurs, qui avaient moins bien réussi que Garnier, tout en l'imitant. Faut-il croire qu'ils n'aient pas su en tirer parti? faut-il croire plutôt que si le théâtre, en son enfance, avait pu montrer avec succès une telle héroïne, le goût des Français, en s'épurant, ne pouvait plus admettre sur la scène une femme guerrière, prête à pourfendre quiconque, hors son amant, aurait l'audace de prétendre à sa main? Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les *Bradamantes* qui ont été offertes au public ont été peu goûtées. Nous citerons : la *Mort de Bradamante*, tragédie d'un anonyme (1622); *Bradamante*, tragi-comédie de La Calprenède (1636). Sans oublier la *Bradamante ridicule*, comédie d'un auteur anonyme, non imprimée, jouée sur le théâtre de Molière en 1664, sorte de parodie où le sel gaulois et les allusions égrillardes ne faisaient pas défaut, comme on doit bien le penser.

BRADAMANTE, opéra en cinq actes, paroles de Roy, musique de Lacoste, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 2 mai 1707. L'illustre nièce de Charlemagne ne réussit pas mieux à l'Opéra qu'au Théâtre-Français. Elle n'eut pas d'ailleurs, pour se faire accepter, une musique digne d'elle. Cette musique était de Lacoste, chef d'orchestre de notre première scène lyrique de 1710 à 1714, et dont les sept partitions, sans originalité, sont aujourd'hui complètement oubliées. Ne cherchons pas à les tirer de la poussière où elles dorment du sommeil profond réservé aux œuvres médiocres.

BRADANO, le *Bradanus* des Romains, rivière du royaume d'Italie, dans la Basilicate; elle prend sa source dans les Apennins, au lac de Pesole, entre Venosa et Avigliano, coule du N.-O. au S.-E. et, après un cours de 80 kilom., se jette dans le golfe de Tarente, au-dessous de Mattoni.